Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 32 (1995)
Heft: 1210

Buchbesprechung: Le Ring [Elisabeth Horem]
Autor: Kaempfer, Jean

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTE DE LECTURE

Une ville imaginaire

Elisabeth Horem est un cicérone d'une redoutable efficacité: après vingt pages seulement, le lecteur se sent comme chez lui dans Tahès, la ville imaginaire qui sert de cadre au Ring.

RÉFÉRENCES

Le Ring
Elisabeth Horem, Ed.
Bernard Campiche

Ce premier roman a été couronné de trois prix littéraires (le dernier, le Prix Michel Dentan, lui a été décerné le 30 mars dernier, à Lausanne). Nul panorama à la Balzac, pourtant dans *Le Ring*: si cette ville s'impose à moi, avec une évidence indiscutable, c'est par des détails auxquels je ne prête pas forcément attention sur le moment, mais qui, en s'additionnant, finissent par me constituer une sorte de citoyenneté subliminale: c'est ainsi que, sans m'en rendre compte, je deviens, au fil du R*ing*, un citadin tahésioste.

Aidé, il est vrai, par Quentin Corval, le personnage principal. Celui-ci a quitté l'Europe pour accepter un emploi à Tahès et y débarque en même temps que nous. C'est avec lui, par ses yeux, que nous allons découvrir la ville. Or, Quentin Corval ne voit que des détails. Myopie suggestive (elle nous a fait don d'une ville), mais myopie désagrégeante, aussi: en ne retenant que des détails, elle refuse de donner sens au monde et aux êtres, ou ne leur donne d'autres sens que grotesque. Un chignon roux, des gros bras à la «chair molle et lactée», un nom «un peu écœurant à prononcer» – voilà par exemple tout ce qui reste d'une secrétaire de consulat, après que le regard de Quentin lui a passé dessus! Quentin n'accorde au monde qu'une attention ponctuelle et minimale, – et réciproquement, pourrait-on dire. Tout, en effet, se raréfie autour de lui: une amie, une maîtresse, quittent la ville; puis Quentin perd son emploi; à la fin, c'est la vie elle-même qui le quitte (plutôt que l'inverse), comme lassée d'être prêtée à un héros qui en fait si peu de cas.

Les relations lointaines que Quentin Corval consent à entretenir avec le quotidien sont traversées, pourtant, de brefs éclats lumineux; un détail, parfois, allume «comme une virtuelle traînée de feux sur des pierreries» (Mallarmé) et s'amplifie en rêverie. Cette fois, le détail est un aimant qui attire à lui, de proche en proche, tout ce qu'il trouve dans son voisinage; cette générosité associative, que Quentin refuse au monde réel, il met une active complaisance, en revanche, à en nourrir sa vie imaginative. Ce qui ne va pas sans mauvaise foi, et n'est pas toujours sans risque. Le voici par exemple retenu au lit par la fièvre, le regard attiré par l'«ombre mouvante, sur le reflet brisé de la fenêtre» que projette une enseigne publicitaire balancée par le vent. Quentin décide, pour s'amuser, d'y reconnaître «l'ombre tremblante de feuilles de marronniers», qu'il fournit incontinent d'un environnement bavarois – une auberge sur une jolie place pavée, «aux murs il y aurait des cuivres étincelants et des têtes de cerf et de sanglier» – avant de s'aviser, lorsque la rêverie se précise, que ce grain de beauté, près de la lèvre de la serveuse, est en fait «vaguement répugnant», de même que la tête de cerf, à y bien réfléchir: «Comment peut-on aimer chasser?» Elisabeth Horem, on le voit, n'est pas une inconditionnelle de son personnage et marque parfois, avec ironie, le nombrilisme geignard que cache sa réserve distante. Ainsi, désagréablement surpris du tour qu'a pris sa rêverie, Quentin se lève «comme un vieillard en soupirant ostensiblement à l'intention de lui-même», boit un peu de lait au miel, et retourne bientôt à sa chambre, «d'un pas traînant, fredonnant pour accompagner la mélopée de ses pantoufles. Sur deux notes, flip, flap.»

Le monde de Quentin s'abîme en détails erratiques, que la rêverie échoue à recomposer. Pourtant, l'expérience que fait le lecteur du *Ring* est exactement inverse: au terme du livre, le sentiment s'est imposé à lui d'une parfaite maîtrise. Cette harmonie résulte, je crois, d'une géométrie narrative dont la grande élégance tient à sa rigoureuse simplicité. Le *Ring* est divisé en deux parties exactement égales, de 88 pages chacune; l'une et l'autre se répondent, en spirale; le livre, en somme, «monte, en repassant sur lui-même» (comme le disait Nicolas Bouvier à propos du voyage). Des personnages, des scènes, des situations, d'une partie à l'autre, se répondent en miroir. Des notations de détail, de loin en loin, se nouent en réseaux, suggèrent, sans l'imposer, une dimension symbolique. Mais dans les cercles de la spirale, un motif revient avec insistance: celui d'une perte fondamentale dont tout répète l'impossible deuil. «Souvenir atroce et lancinant (...) d'un corps allongé sur le trottoir, recouvert d'un imperméable rose.» Quentin vient d'avoir sept ans, et sa mère s'est jetée du cinquième étage.

Le Ring est un livre romantique. Mais Quentin Corval, comme le Frédéric Moreau de *L'Education sentimentale*, est trop faible, trop peu tonique dans le désespoir, a-t-on envie de dire, pour supporter toute la charge pathétique qui électrise la protestation d'un Chateaubriand, par exemple. Aussi le romantisme du *Ring* est-il critique, en deuil de lui-même, et amputé de sa sombre énergie. Est-ce constat, protestation? Les deux, me semble-t-il, selon une formule paradoxale d'Yves Velan, que je modifie un peu, et qui me servira de conclusion: «Le romantisme est impossible, il le faut, il le faut». ■

Jean Kaempfer